

## Du paradigme du gouvernement au paradigme de l'habiter : pour un changement de culture politique

Amador Fernández-Savater

Sous le radar  
Number 257, Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83603ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)  
Spirale magazine culturel inc.

ISSN  
0225-9044 (print)  
1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Fernández-Savater, A. (2016). Du paradigme du gouvernement au paradigme de l'habiter : pour un changement de culture politique. *Spirale*, (257), 6–9.

# Du paradigme du gouvernement au paradigme de l'habiter : pour un changement de culture politique

---

*Par Amador Fernández-Savater \**  
*(traduction et édition d'Érik Bordeleau)*

*Crise de représentation, crise économique,  
crise écologique...*

*Il ne suffit plus de changer de politiciens :  
il faut changer de logique politique.*

*Là où le paradigme du gouvernement  
cherche à faire le vide  
en mettant le monde sensible entre parenthèses,  
le paradigme de l'habiter appelle  
à un nouveau régime de perception  
à l'écoute des puissances  
qui traversent et animent les situations.*

### Pour les camarades de l'École du Dehors

Ceci est un essai de théorie-fiction. Il ne prétend pas à la vérité et ne vise pas à démontrer quoi que ce soit. Il se situe plutôt sur le terrain de ces fictions qui, comme nous l'enseignent les enfants, commencent par ces quelques mots magiques : « Et si... », « Disons que... ». Plutôt que de décrire la réalité ou de chercher à convaincre, ce texte *affirme une perspective* qui, dans le meilleur des cas, séduira par sa capacité à envisager le possible et le visible de manière plus intense, utile ou joyeuse.

### Le paradigme du gouvernement

1. Le visible diffère de ce qui arrive effectivement. Si l'on met un bâton dans l'eau, que voyons-nous ? Le bâton semble plier. Mais nous savons qu'il n'en est pas ainsi. Les sens nous trompent, ce ne sont pas des moyens fiables d'accès à la connaissance. Pour connaître, nous dit donc Platon, il faut « *s'arracher les yeux* ». Ce qui signifie : mettre entre parenthèses le monde sensible.

Ce « mettre entre parenthèses » signale la lutte éternelle de la connaissance contre l'opinion (l'idéologie, le mythe, etc.). Le concept, en tant que définition et détermination de la chose, ne peut ni se voir, ni se sentir, ni se toucher : *il ne peut qu'être pensé*. « *Le concept de chien n'aboie pas* », dit Spinoza. Penser, c'est voir avec l'œil de la pensée pure.

Ainsi donc, on pense en *faisant le vide*, en construisant un « contexte zéro » dans lequel les choses peuvent se dire elles-mêmes. [...] La raison théorique est ce « discours de personne » à travers lequel personne ne parle en particulier, et où la chose se dit d'elle-même. La démonstration mathématique vaut indépendamment de qui l'énonce. Elle se dit *seule*, de manière désintéressée. Elle est indépendante du temps, des lieux et des circonstances : vraie ou fausse pour l'éternité. En ce sens,

l'activité de connaissance n'engendre ni ne crée de réalité. La connaissance n'ajoute aucun élément au *patchwork* infini des cultures et des coutumes qui composent le monde.

2. Il n'y a pas de différence essentielle entre connaître et gouverner. La raison théorique connaît. La raison pratique agit ou gouverne. Décider librement, c'est décider indépendamment de ce que tout un chacun pense ou désire. Agir librement, c'est « *agir par devoir* », explique Kant ; c'est « *agir nécessairement* ». Faire ce qui doit être, faire le juste. Être libre, c'est vouloir que nos actes fassent loi : actes de personne, par là même nécessaires.

*La liberté est cette indépendance vis-à-vis du contexte*. Ce qui doit être fait dans chaque situation ne dépend pas de la situation en elle-même. Ce n'est qu'en s'en distanciant – en s'en abstrayant – que nous pourrons faire ce qui doit être fait. Autrement, il n'y a pas d'action libre, mais plutôt répétition d'une habitude intériorisée, obéissance à quelque obscur mandat (issu de notre famille, de notre classe sociale, de notre identité sexuelle). Échos du monde.

On gouverne donc depuis un lieu vide, qui a pris divers noms dans l'histoire de la philosophie : « *ciel des idées* », « *là de l'être* », « *brèche* », « *néant* ». Il ne s'agit pas exactement d'un lieu physique, malgré qu'on ait cherché à l'instituer comme tel (le centre de l'assemblée grecque ou *meson*, le parlement de la modernité). C'est le milieu des lois, le lieu d'existence de l'universel et du nécessaire.

3. Le paradigme du gouvernement a modelé de fond en comble l'imaginaire occidental : pour le meilleur (la Déclaration des droits de l'Homme, par exemple) et pour le pire (cette volonté de nous transformer en « *maîtres et possesseurs de la nature* » énoncée par Descartes, et qui aujourd'hui mène le monde à l'épuisement).

La transformation révolutionnaire, la construction d'une nouvelle société, elle aussi s'est pensée (et mise en pratique) depuis ce paradigme. Et c'est plus précisément sur cet aspect que j'aimerais maintenant me pencher.

Pour le paradigme du gouvernement, l'action révolutionnaire consiste à :

1. Abstraire et modéliser : déduire théoriquement ou sur un mode spéculatif ce qui doit être fait (le Plan, le Programme, l'Hypothèse) en « *s'arrachant les yeux* » ou en mettant entre parenthèses ce qu'il y a (le monde tel qu'il est, les pratiques déjà existantes).

2. Appliquer et imposer : mener à terme, penser stratégiquement et disposer des moyens selon des fins, aligner ce qui est sur ce qui devrait-être, luttant sans relâche contre les mille et un obstacles qui se dressent immanquablement sur ce chemin.

4. Le Parti de masse s'est révélé le dispositif par excellence du paradigme du gouvernement au XX<sup>e</sup> siècle : le lieu vide, le contexte zéro, l'œil de l'esprit pur d'où gouverner la réalité. À sa tête, les théoriciens et les intellectuels capables de s'arracher les yeux et de se séparer d'eux-mêmes pour penser, les stratèges et les planificateurs qui « voient plus loin et plus grand » ; en dessous, les masses chargées d'appliquer et d'imposer, les cadres et les militants responsables de mettre les idées en œuvre et la réalité au pas.

De nos jours, les partis ne revêtent certainement plus l'importance politique, culturelle et existentielle qu'ils ont eue autrefois. Ils se sont transformés en machines purement électoralistes et subordonnées aux exigences de la société du Spectacle. Mais leur ombre porte loin : l'action politique est encore généralement conçue comme un type d'intervention qui vient de l'extérieur ; la stratégie, comme un ajustement subtil entre la fin et

les moyens ; l'activisme, comme cette force volontaire qui rabat ce qui est vers ce qui devrait-être ; la temporalité politique, comme un temps toujours différé et un report perpétuel, jamais une plénitude présente, etc. Et on peut avoir un parti incrusté dans la tête et dans le cœur sans qu'on ne milite en aucun.

S'échapper du paradigme du gouvernement, c'est ouvrir une bifurcation urgente et désirable. Pas simplement pour des raisons « d'efficacité » (il faudrait réfléchir plus à fond en quoi consiste l'efficacité d'un tel paradigme). La nécessité vient d'ailleurs. Agir dans le cadre du paradigme du gouvernement consiste à mettre entre parenthèses les mondes sensibles. Or, *c'est justement là que gisent les puissances capables de modifier l'état actuel des choses*. Le paradigme du gouvernement est une sorte de regard qui brûle et désertifie les situations où germent les possibles en mesure de changer le monde. Quand on part du vide, c'est le vide que l'on sème dans le monde ; quand on part d'un manque et d'une carence, ce sont manques et carences que l'on répand de toutes parts. On devient ainsi insensible à ce que l'on devrait apprendre à éprouver, et c'est comme objet de contrôle que se présente ce que l'on devrait plutôt apprendre à habiter.

### Le paradigme de l'habiter

5. Nous appellerons « paradigme de l'habiter » cette autre sensibilité, cet autre regard sur la réalité, cette autre manière de faire qui : au lieu de faire le vide (ou de s'arracher les yeux), consistent d'abord à percevoir et à « croire au monde » comme le demandait Deleuze ; au lieu de projeter ce qui doit-être, détectent et entrent en contact avec les points de puissance (énergies, forces, intensités) qui sont déjà là ; au lieu d'appliquer des lois et de forcer-plier la réalité, prennent soin, accompagnent, et favorisent les différents points de puissance.

6. *Croire au monde*. Nous découvrons un monde peuplé de lignes de force. Ni vide ni « plein » (saturé, ordonné, complet). Nous nous découvrons nous-mêmes comme affectés par certaines d'entre elles. Et nous nous laissons affecter par de nouvelles, qui nous enseignent une disponibilité, une ouverture...

Nous partons de ce qu'il y a, plutôt que de ce qu'il devrait y avoir. Ce qu'il y a peut être une inquiétude, une question, une intensité, une douleur ou une souffrance (n'associons pas trop vite la puissance avec la « joie » ou le « bon »). En tous les cas, il s'agit d'une force qui *donne lieu, nous met en mouvement et qui nous fait faire*.

Partir de ce qu'il y a est, en un certain sens, une décision non libre. C'est partir de quelque chose qui a non pas été choisi ou conquis, mais de quelque chose qui nous arrive (en premier lieu par le corps, comme vibration ou affect). Quelque chose d'involontaire peut-être, voire de « souffert » ou de « passif ». Une pression.

La liberté dans le paradigme de l'habiter n'est pas celle qui se caractérise par son indépendance vis-à-vis du contexte, comme cette liberté que nous célébrons chez le juge neutre, le journaliste impartial ou l'homme autosuffisant. Elle ne réside pas dans le geste héroïque ou audacieux grâce auquel nous retournons la situation et lui imprimons notre volonté, mais plutôt dans un certain *savoir-faire avec ce qui nous fait* (certains proposent de penser cette imbrication profonde de dépendance et de puissance comme le principe d'une politique au féminin, là où la relation étroite entre indépendance et pouvoir serait la marque d'une politique virile et masculine).

Ni arrachage d'yeux ni apprentissage de la mort, mais retour à un « croire au monde » comme à ce que nous gardons précisément en vue (ou sur le bout des doigts...). Faire de ce qui *arrive et nous arrive* un principe de vie et d'action.

7. *Détecter les puissances*. Dans ce que l'on vit, on trouve des intuitions qui peuvent se développer, des petits détails qui permettent de tout voir différemment, des rencontres heureuses dont il est possible de prolonger les effets. Ce sont comme des vagues qui nous transportent, des systèmes de terrier, de l'énergie commutable. Je veux dire : dans chaque situation se trouve un principe de mobilité (ou plusieurs). C'est faux de dire que partir des situations – et dépendre d'elles – fait de nous des échos passifs du monde. Dans la matérialité de chaque situation, il y a un potentiel capable de nous porter plus loin. Nous pouvons le détecter et nous mettre à son écoute, entrer en contact avec lui et le laisser nous emporter.

Comment ? Deux indications. D'un côté, il faut *se donner du temps*. Se donner le temps de voir, de sentir, de penser ou de nous imprégner de la puissance inconnue d'une situation. Se libérer de l'impatience, de l'insatisfaction constante qui est l'affect qui domine notre relation aux choses dans le paradigme du gouvernement. Se donner le temps d'appréhender les possibles qui naissent et s'ouvrent.

D'autre part, il s'agit d'inventer des dispositifs d'intensification pour mieux voir-sentir ce qui est là. *Filmer pour voir* est le titre suggestif d'un livre du réalisateur Jean-Louis Comolli sur le cinéma. La sensibilité n'est pas un donné naturel, et il n'est pas ici question d'une opposition entre nature et artifice. Nous avons besoin de toutes sortes d'artifices et de disciplines qui recréent notre regard, raffinent notre sensibilité, affilent notre attention à l'existant. La transformation sociale est indissociablement politique et culturelle.

8. *Accompagner les situations*. La puissance ne grandit pas seule, il faut l'élaborer et l'accroître. *Élaborer* signifie donner chemin et continuité (avec des images, des gestes, des mots, des consignes d'action) aux intensités singulières qui nous traversent. *Accroître* signifie

accompagner la puissance et l'augmenter, la porter à sa limite, la partager ou la généraliser, la convertir ou la transformer. Parce que ce qui ne cherche qu'à se conserver s'éteint et meurt.

Là aussi il est question de dispositifs concrets. Nous savons qu'il y a des dispositifs qui conduisent mal l'énergie : ils la bloquent et la canalisent de manière rigide en lui supposant un auteur, une origine, un propriétaire, un patron, des conduits ou chemins obligatoires, etc. Ce sont les institutions du paradigme du gouvernement, tout employées qu'elles sont à « redresser » la réalité. En revanche, les dispositifs qui se montrent bons conducteurs de l'énergie sont ceux qui *laissent passer* : régions de transit plutôt qu'accumulateurs. Ils la *relancent*, en prolongent les effets et y induisent de nouvelles métamorphoses : transformateurs et non stabilisateurs.

9. Le paradigme de l'habiter part de la pluralité et de l'autonomie des situations (précisément « le temps, les lieux et les circonstances » que ne fait que survoler le paradigme du gouvernement).

On habite sur la terre, peuplée et multiple. Et dans ce paradigme de l'habiter, *on ne trouve rien de plus que l'infini des situations concrètes*. Chacune d'elles porte son propre centre de gravité. Elles ne servent et ne s'en remettent à rien d'autre, et elles ne figurent pas comme personnages dans une pièce qu'un Autre aurait écrite. Elles créent du

sens, elles ne le reçoivent pas. Et il ne leur manque rien, sinon peut-être de l'attention, du temps, du soin et du désir.

10. En assumant la multiplicité et l'autonomie des situations comme puissances et non comme obstacles, sommes-nous condamnés à la « fragmentation » et à la « dispersion » ?

Telle est l'alternative à laquelle nous accule le paradigme du gouvernement : c'est moi ou le chaos. C'est le Parti – le cerveau d'un corps – ou la « babélisation » et l'entropie. Dans et depuis le paradigme de l'habiter, nous pouvons réimaginer le problème de « l'organisation » (et tous les autres à sa suite : la stratégie, la temporalité, la discipline, le compromis, etc.) depuis un autre site, hors de cette alternative : c'est-à-dire, comme *tissu artisanal de puissances situées*.

Il faut affirmer d'abord la chose suivante : dans la peau de l'habiter (dans l'ensemble infini des situations), il existe déjà des *milliers d'articulations*. Quand on superpose à la réalité les idées d'organisation issues du paradigme du gouvernement (« l'accumulation de forces », le « front de masse »), ces articulations se voient invisibilisées, niées, négligées.

Mille articulations singulières qui se tissent artisanalement (une à une) et de l'intérieur, c'est-à-dire, en fonction de courants de *sympathie*. Mille articulations qui ne renvoient pas à un centre ordonnateur ou à un récit unificateur, mais à des

*fictions communes* qui fonctionnent comme des loupes et des amplificateurs de ce qu'il y a.

Mille articulations parmi lesquelles il est impossible de distinguer le pôle actif du pôle passif (intellectuels/masses, noyau irradiant/peuple). Les agitateurs de la peau *font partie de la peau même*, polarisations provisoires de sa force, *leaderships* situés, concrets et internes.

Si le Parti est un dispositif de filtrage et d'exclusion (quels bouts sectionnés de la réalité sont « véridiques », c'est-à-dire, « servent au Plan »), depuis le paradigme de l'habiter il s'agit avant tout d'engendrer et de créer de la réalité, d'ajouter toujours plus d'éléments au *patchwork* infini de possibilités que constitue le monde commun, de multiplier les relations et les connexions.

Ou plus concrètement : étendre et rendre plus dense, plus riche et plus complexe la toile d'araignée de l'auto-organisation. Habiter pleinement. Tout peupler. ■

\* Amador Fernández-Savater (Madrid, 1974) est chercheur indépendant et éditeur de la maison d'édition Acuarela Libros. Il a participé à différents mouvements sociaux, dont le mouvement des indignés ou 15-M. Au fil des ans, l'expérience de la pensée lui apparaît toujours plus comme quelque chose de fondamentalement *pratique* (qui sert à agir sans être nécessairement utilitaire), *situé* (qui parle d'un lieu ou d'une expérience concrète), *collectif* (qui se tisse avec d'autres autour de problèmes communs), *défiant* (qui prétend ne pas laisser soi-même et le monde tels qu'ils étaient) et *impliqué* (qui part de questions qu'on se pose à partir de sa propre vie).

Il est l'auteur de *Filosofía y acción* (Editorial Limite, 1999), coauteur de *Red Ciudadana tras el 11-M ; cuando el sufrimiento no impide pensar ni actuar* (Acuarela Libros, 2008), *Con y contra el cine ; en torno a Mayo del 68* (UNIA, 2008) et *Fuera de lugar. Conversaciones entre crisis y transformación* (Acuarela Libros, 2013). Il est coresponsable du blog *Interferencias* pour le journal *eldiario.es*.

## FORMATS

